

Hier immigrer et couper les racines, aujourd'hui circuler et garder le contact ¹ par Dana Diminescu, sociologue, Paris (dana@msh-paris.fr)

Migration kann in der aktuellen, durch Medien, Globalisierung und weltweiten Tourismus geprägten Weltgesellschaft nicht mehr allein als Umherirren Entwurzelter gesehen werden. Sie ist zu einem Lebens-Stil geworden. Migranten sind heute in der Lage, ihre Kulturbindungen durch Telekommunikation aufrecht zu erhalten. Mobilität hat zur Entwicklung einer Kultur des Bandes und zu einer neuen Qualität der Kultur-Bindung geführt. Der Beitrag konzentriert sich auf die positiven Seiten der Migration und skizziert Linien einer Migrations-Forschung, die das kulturelle Potenzial und die eigenständigen Stile moderner urbaner und transnationaler Mobilität berücksichtigt und so Mobilität als neue Qualität der Kulturtechnik begreifbar macht, mit der auch die dunklen und problematischen Seiten der Migration (Schlepper, Prostitution) auf andere Weise kritisch in den Blick genommen werden können.

La perspective épistémologique de concevoir le migrant dans un système global de mobilités s'inscrit dans une démarche sociologique encore conceptuellement faible et tâtonnante. Si l'idée selon laquelle *«Le monde contemporain c'est la circulation², bien plus que les structures et les organisations stables»* est largement acceptée dans les sciences humaines contemporaines, les théories migrationnistes semblent s'arrêter à une vision continuant de séparer mobilité des migrants et mobilité des sédentaires, trajectoires migratoires en parcours urbains, circulations transnationales et mouvements de proximité, etc.

Les Nations Unies recommandent la définition suivante du migrant international *«Toute personne qui change de pays de résidence habituelle»*. A la différence de l'immigré, qui arrive pour rester, le migrant est généralement conçu comme une personne en transit, venant seulement pour travailler, traversant nos territoires, nos villes et retournant dans le pays d'origine ou repartant ailleurs. Dans son schéma analytique minimal, son saisissement sociologique se résume à l'image d'une permanente rupture des lieux qui rattache l'individu à son milieu d'origine ainsi que la confrontation avec un monde de pensée et de vie autre. Les géographes³ considèrent que le concept de migrant (qu'il juxtapose à celui d'émigré et d'immigré) est fondé sur un critère physique, celui du déplacement dans l'espace. A ce titre il ne doit pas être confondu avec celui de l'étranger, fondé sur un critère juridique *«Est l'étranger celui qui ne possède pas la nationalité du pays où il réside, qualité d'ailleurs soumise à évolution selon les politiques nationales d'accès à la nationalité»* (Gildas Simon 2002). Il ne doit pas être confondu avec le nomade qui par son mouvement assure la cohérence de sa culture et de son groupe et se déplace avec elle (Joseph Isaac 1984).. Défini par rapport et à l'opposé du sédentaire, il exclut d'emblée tout approche de la figure d'*«Enraciné»*.

¹ Ce texte est une version remaniée d'une communication au colloque de Cerisy *«Le sens de la mobilité»*, IVM, 11-17 juin 2003.

² John Urry, *Sociology beyond Societies*, Routledge, 2000.

³ Gildas Simon, Les migrations internationales, in *Population et sociétés*, Paris, INED, n°382 septembre 2002, 3.

L'hétérogénéité des sources sur le plan mondial peut cependant amener en pratique à passer d'un concept à l'autre sans s'apercevoir qu'il s'agit des individus avec des pratiques de mobilité très différentes. Qu'elle relève d'une problématique en termes de territoire, d'identité culturelle, ou d'intégration sociale et institutionnelle, la définition du migrant réfère, à et se concentre sur, une série de ruptures et d'oppositions inhérentes à son destin constamment mises en avant comme principe organisateur de toute une réflexion théorique sur les populations en mouvement. Mobile/immobile, ni là bas/ni ici, absent/présent, au centre/à la marge etc. Or, il nous semble que cette manière de concevoir les déplacements est une simplification historiquement et sociologiquement abusive. Ces concepts tiennent difficilement le pas avec un monde atteint par une mobilité généralisée. La fracture générique entre migrant, étranger, immigrant, nomade et même sédentaire tend de s'estomper. Il n'y a pas eu autant de gens, par le passé, capables d'envisager comme une chose allant de soi, le fait qu'eux-mêmes ou leurs enfants, seront, sans doute, conduits à vivre et à travailler ailleurs que sur leur lieu de naissance. Des migrants qui, sous couverture d'un visa touristique, font du « commerce de valise » des touristes qui voyagent pour finalement s'installer dans ce pays des immigrés qui, après avoir eu accès à la nationalité, reprennent la circulation des jeunes cadres dynamiques ou des voyageurs effrénés tous sont censés, pour leur stabilité, jongler entre ces différentes mobilités.

Cette *culture de mobilité* est d'autant plus normalisée, renforcée et généralisée que l'environnement global des médias approche et donne image d'un lointain facilement accessible. Ainsi l'éloge implicite que Simmel faisait de l'étranger en tant que héros éponyme de la modernité et de la médiation se généralise et se banalise. De même, aujourd'hui les immigrants développent des réseaux, des activités, des « styles » de vie, et des idéologies qui lient leurs pays d'origine au pays d'accueil et qui les re-installent dans la mobilité. Enfin, les courants de réflexion sur le phénomène migratoire contemporain (et notamment les théories des réseaux transnationaux) s'accordent sur le fait que les migrants d'aujourd'hui sont les acteurs d'une *culture de lien*, qu'ils ont eux-même fondée et qu'ils entretiennent dans la mobilité. Auparavant à l'état latent, mais propre à tous groupes mobile, cette *culture du lien* est devenue visible et très dynamique une fois que les migrants ont commencé à utiliser massivement les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Ainsi, aujourd'hui, il est de plus en plus rare de voir les migrations comme un mouvement entre deux communautés distinctes, appartenant à des lieux éloignés et marquées par des relations sociales indépendantes l'une de l'autre. Il est, au contraire, de plus en plus fréquent que les migrants parviennent à maintenir à distance et à activer quotidiennement des relations qui s'apparentent à des rapports de proximité. Le lien « virtuel » – par téléphone ou par mail – permet aujourd'hui, plus et mieux qu'avant, d'être présent pour la famille et pour les autres et à

se tenir au courant de ce qui est en train de leur arriver *là bas* au pays. Le déraciné, en tant que figure paradigmatique du monde migrant s'éloigne et fait place à une autre figure, encore mal définie. On connaît qu'elle correspond à un migrant se déplaçant et faisant appel à des alliances extérieures à son groupe d'appartenance, sans pour autant se détacher de son réseau social d'origine.

Conjuguant l'ensemble de ces réalités, la définition du migrant qui s'appuie sur différentes formes de rupture, considérée fondatrice et radicale, est mise en difficulté. En revanche, un autre principe organisateur émerge : mobilité et lien forment désormais un ensemble de base dans la définition du migrant du XXI^e siècle. Ensemble ils agissent comme un vecteur qui assure et conduit les lignes de continuité dans la vie de migrants et dans les rapports que ceux-ci entretiennent avec leur environnement d'origine, d'accueil ou de passage. Hier : immigrer et couper les racines ; aujourd'hui : circuler et garder le contact. Cette évolution semble marquer un nouvel âge dans l'histoire des migrations.

Ce sont bien ces lignes de continuité, d'évolution et de liaison, qu'on va tenter d'esquisser dans cet article. Appuyé sur plusieurs travaux de terrains et de recherches consacrées aux compétences des migrants (de toutes origines, et particulièrement de la Roumanie), nous proposons ici trois niveaux d'analyse de l'installation du migrant dans un système global de mobilités.

1. Une transition mobilitaire⁴ inachevée

La première analyse questionne l'hypothèse selon laquelle ceux qui s'installent dans la mobilité internationale sont surtout des gens qui ont un précédent, une expérience migratoire à l'intérieur de leur pays, et qui sont d'une façon ou d'une autre marqués par une expérience antérieure de mobilité. Nous avons pu montrer dans plusieurs recherches sur les migrations récentes de l'Europe de l'Est qu'en dépit du fait que de nombreux migrants sont dans leur grande majorité des villageois et qu'ils font aujourd'hui l'aller-retour entre leur pays et un pays étranger, cette migration n'est pas destinée à sauvegarder l'ordre paysan déjà dilué à l'heure du changement politique de 1989. Il n'y a pas non plus un perpétuel renouvellement du contingent migratoire, donc une *noria*.⁵

⁴ Nous faisons référence aux hypothèses de la transition mobilitaire formulées au début des années 70 par W. Zelinsky. dans l'intention de conceptualiser les mouvements migratoires (actuels et potentiels) sur une période allant de la fin de la société traditionnelle à la formation de la société moderne. Remy Knafou, reprend ce concept un tant « l'outil d'analyse dynamique qui pourra vérifier l'existence du passage dans notre société d'une sédentarité dominante à une hypermobilité dominante ». (in M. Bonnet et D Desjeux, *Les territoires de la mobilité*, PUF, 2000, 93)

⁵ c'est un mouvement migratoire assuré par un perpétuel renouvellement du contingent migratoire

Au contraire, ce sont les mêmes qui refont “la saison” à l’étranger, d’autres s’ajoutent à leur groupe et reprennent le même rythme de mobilité, même s’ils changent de destination. A quelques exceptions près, la logique qui génère ces circulations migratoires s’inscrit plutôt dans la reproduction d’une culture de mobilité et dans la continuité d’un mouvement pendulaire ville-village. Nous avons ici un exemple qui illustre très bien un modèle que Marek Okolski⁶ avait appelé “migration incomplète”. Ce que l’auteur entend par “migration incomplète” est un effet spécifique d’une “transition de mobilité” inachevée dans les pays d’Europe centrale et orientale, qui a laissé une grande partie des populations rurales dans une situation intermédiaire. Ce formatage à la mobilité encode les connaissances des pratiques d’accommodement itinérant, une accommodation pour des attachements multiples, une culture des passages de frontières etc.

Ainsi, par exemple, des nouvelles formes du regroupement familial inédites, propres à la circulation migratoire (projet de départ temporaire, cycles de séjours variables) émergent. En fait, dans certains cas, face à l’impératif de regroupement familial, chaque membre de la famille s’installe, alternativement à un moment donné dans la mobilité, chacun avec sa propre pratique migratoire, le but étant d’accumuler le maximum des périodes de vie ensemble. Ainsi, on peut avancer que la maintenance des relations familiales pour les personnes installées dans la mobilité (à l’inverse de ce qu’on connaît en tant qu’effet de la politique du regroupement comme l’installation définitive dans le pays d’accueil), nécessite des regroupements temporaires et répétés et, à cet effet, «alimente» différentes circulations migratoires. Ce comportement familial permet d’examiner l’enjeu de “la compulsion de la proximité”⁷ en tant qu’impératif générique de tous les déplacements.

2. L’intégration par le bas

La deuxième analyse questionne un présupposé des tendances actuelles de la sociologie des migrations, la tentation de quitter la problématique de l’intégration pour mieux marquer la nouveauté circulatoire des phénomènes migratoires contemporains. Or, s’il est vrai que ces dernières ne peuvent plus se rapporter à des processus sociaux, qualifiés en termes classiques d’intégration, d’assimilation, d’insertion. On se trouve dans la situation d’un renversement de perspective. En effet, les questions d’intégration doivent être reconsidérées dans le contexte spécifique de la multiplication des déplacements temporaires.

⁶ M. Okolski, “The transformation of spacial mobility and new formes of international population mouvement: Incomplete migratio in Central and Eastern Europe”, in J.W. Dacyl Challenges of cultural diversity in Europe, CEIFO, Stockholm, 2001, 57-109.

⁷ D. Boden, H. Moloch, 1994.

Pratiquement, dans toutes les enquêtes menées et dans les récits biographiques de migrants enregistré, nous avons pu repérer un épisode-clés au cours duquel «**Un ami**» devient pour un certain temps la personne ressource, protecteur et socialisateur, à la fois capital d'installation et de mobilité. Grâce à lui les migrants peuvent trouver du travail ou un commerce. Grâce à son invitation, certifiant officiellement l'hébergement, ils obtiennent un visa de circulation dans l'espace occidental.

Que ce soit une solidarité spontanée ou un profit bien compté, cette compétence «**le faire**» lien, de nouer l'amitié, amortit les procédures d'éloignement dictées par les nouvelles règles de l'espace Schengen et assure par un continuum social le succès du projet migratoire. Prenons comme exemple le cas des migrations récentes d'Europe de l'Est.

En France, en vue de se procurer rapidement des ressources financières, certains migrants roumains (mais aussi polonais), dans une situation de marginalité, survivent, voire prospèrent, par l'intermédiaire de plusieurs systèmes de collecte. Il s'agit du commerce de vieux vêtements, de pneus usés, différents objets ménagers jetés dans la rue ou, simplement, de la collecte directe d'argent – la mendicité, le lavage de pare-brise, la vente de journaux de rue, la revente de tickets de métro, la musique dans la rue, le récent pillage des horodateurs et autres activités plus ou moins licites. Les Tziganes et les paysans saisonniers d'Oas (une région au Nord de la Roumanie) avec des stratagèmes propres, et avec des bonheurs diverses, sont probablement les premiers citoyens roumains pratiquant entre la France et la Roumanie une circulation migratoire basée économiquement sur un système de collecte – la vente des journaux de rue⁸.

Si les Tziganes ont abandonné ce secteur pour rejoindre la mendicité, en France ou dans un autre pays, ou pour rentrer chez eux en Roumanie, ce marché est devenu progressivement central pour les paysans d'Oas. Aux portes des magasins, et des bureaux de Postes, aux carrefours, les Roumains ont réussi à fonder un réseau de diffusion très efficace et s'accrocher dans la société française. Au bout de quelques années chaque vendeur a trouvé «**sa niche**» traduite par «**son Français**», personne-ressource, confortant car il protège, garantit la circulation et ouvre son

⁸ Cette presse est née avec la montée de la crise, et plusieurs journaux furent successivement créés, en France, à partir de 1993. Vendu par des "SDF", *Le Macadam* fait son apparition dans les rues parisiennes, le 11 mai 1993, pour battre, dès le lendemain, le pavé de Bruxelles, premier d'une longue série de journaux de rue qui ont envahi la France entre 1993-1998 : *Faim de Siècle*, *Génération Sida*, *Spectacle d'Île de France*, *Sans-Abri*, *Le Galérien*, *10 Balles*, *Euro Pass*, *LeBelvédère*, aux titres évocateurs. Comparée à d'autres journaux du même type à l'étranger, la particularité du modèle français tient à la multiplication des titres au niveau national mais aussi local. Tous ces journaux entendent être une réponse au phénomène d'exclusion, en proposant un revenu aux personnes sans domicile, par le biais de la vente directe. Selon une estimation faite en décembre 1992 par le Bureau d'informations et de prévisions économiques (BIPE), 98.000 personnes vivaient dans la rue. L'Abbé Pierre déclarait, lui, en 1993, dans le premier numéro du journal *La Rue* que 400.000 personnes étaient SDF en France. Le dénominateur commun à cette presse réside dans la manière de gérer l'ensemble du circuit du producteur au consommateur. Il s'agit d'encadrer et d'identifier les vendeurs (pièce d'identité, contrat de vendeur-colporteur, badge aux couleurs du journal) ; de gérer la distribution des journaux (vente en gros ou individuelle), les aires de distribution dans l'espace public, à l'exception des gares et du réseau métropolitain ; l'horaire laissé à la discrétion du vendeur, le statut social des vendeurs (personnes en difficulté, SDF, migrants)

propre réseau et, par cette voie, le marché du travail. Si dans un premier temps cette presse de la précarité a surpris par «l'usage économique d'un handicap social», il est néanmoins vrai qu'elle a eu une fonction d'intégration de ces migrants dans la société française et par la suite, dans l'ensemble des mobilités professionnelles⁹.

Mais, si on enlève cette spécificité roumaine, on constate que la carrière de ces entrepreneurs sans entreprise¹⁰ intègre une tendance globale dans le champ des migrations internationales. De plus en plus de migrants savent articuler deux compétences: profiter de leur mobilité transfrontalière et transformer une habilité relationnelle en une compétence productive et économiquement efficace.

En dépit d'une politique européenne «anti-immigration», les migrants, sans papiers mais avec des amis, ont réussi leur insertion sur un marché international. Si les autorités semblent se contenter du caractère provisoire et non institutionnel de leur migration¹¹, il est néanmoins vrai, que les sociétés d'accueil, les individus (et non pas les institutions) ont contribué d'une manière décisive à cette situation d'armistice informel. Chaque migrant a "son patron", "son français", "son italien", son "ami allemand", qui le protège, l'introduit dans son réseau, lui apprend la langue de son pays qui, éventuellement, lui rend visite ensuite chez lui. Cette forme sociale d'intégration par le bas, source de l'installation dans la mobilité de milliers des migrants sans un capital financier ou institutionnel solide, questionne non seulement la nature des politiques migratoires mais aussi notre vision sociologique sur les migrations. Le lien (certaines fois plus que le contexte économique) est créateur de mobilité.

3. Circulation et présences à distances

Contrairement à ce que laissaient supposer certaines analyses prospectives ces dernières années, les technologies de l'information et de la communication (TIC) ont permis une amélioration de la qualité et de la rapidité des services rendus, et non – sauf à de rares exceptions – une réduction des déplacements. Ce constat prend un sens particulier quand on a affaire à des migrants dans un contexte politique généralement défavorable à l'immigration. Adoptant la plupart

⁹ pour d'autres exemples d'intégrations par le bas voir Diminescu, Dana (2002), «Die Entinstitutionalisierung des Gastfreundschaft oder die Integration von unten», in *Zugewinn Gemeinschaft*, 5. Weiklitz Biennale, 31.7 – 4.8.2002, Berlin, 33-35.

¹⁰ Pour reprendre une formule lancée par M. Granovetter ("The economics sociology of firms and entrepreneurs" in Alejandro Portes (éd.) *The economic sociology of immigration*, RSF, New York, 1995, pp. 28-165) et rempli de sens par les études sur les activités marchandes informelles et les réseaux de migrants transfrontaliers, dirigée par Michel Peraldi (*Cabas et containers*, Maisonneuve & Larose, Paris, 2001)

¹¹ voir l'étude du sociologue Andrea Rea «Le travail des sans-papiers dans l'Europe panopticon», in *actes du colloque Economie de bazar dans les métropoles euroméditerranéennes*, Lames, MMSH, Aix en Provence 29-31 mai 2002

des moyens de communication modernes, les migrants ont ainsi développé des tactiques inédites de mobilité, d'intégration dans les sociétés d'accueil et de combat pour la survie communautaire. Soumis à l'impératif de parler beaucoup et fréquemment à la famille restée à la maison tout en étant contraints par les coûts élevés des communications internationales, les migrants "chassent" toute situation avantageuse dans les systèmes communicationnels, fixes ou mobiles. Promotions, passage aux messages écrits, et *in fine* exploitation des failles dans le réseau, sont recherchés avec zèle pour satisfaire « la compulsion de la proximité » et sont à l'origine de la production des différentes formes de présence à distance au moins intermittentes, utiles et nécessaires à la maintenance des relations familiales et communautaires.

Ainsi, les TIC ont introduit un changement radical dans les pratiques migratoires, notamment dans l'activation des réseaux, dans l'organisation et le contrôle des déplacements, sans oublier leur impact sur le vécu de la mobilité. À ce propos, il nous semble que l'analyse d'Abdemalek Sayad présentant l'expérience migratoire comme une "double absence" ne fait plus autant sens, du fait de l'émergence d'un espace social de "présences" les générations d'aujourd'hui, qui s'installent dans la mobilité, sont dotées d'une exceptionnelle capacité à actualiser en permanence le lien avec leur environnement d'origine, tout en établissant des contacts avec les sociétés des pays de destination. L'idée de "présence" est donc désormais moins physique, moins "topologique" mais plus active. De même l'idée d'absence se trouve implicitement modifiée par ces pratiques nouvelles. Les sociabilités nées de ces "présences" entre ici et là-bas se manifestent par une multiplication des déplacements et des contacts directs, ce qui rend plus manifeste encore la dimension précaire et temporaire de leur mobilité, ainsi que la densité de leur réseau relationnel.

Au-delà de l'opposition entre présent et absent, se construisent de fines graduations qui incitent à repenser la relation aussi bien lointaine qu'immédiate dans une perspective de continuité. La variable communicationnelle devient ainsi un critère explicatif déterminant de l'évolution des pratiques d'installation dans la mobilité à la fois urbaines et transnationales.